

## PRÉFACE

**J**E N’AIME PAS BEAUCOUP les préfaces. Elles témoignent généralement d’une certaine mauvaise foi. Un homme qui écrit une préface a rarement la conscience tranquille; il a quelque chose à avouer. En voilà donc une pour dire avec quelle mauvaise foi ces traductions, qui n’osent pas dire leur nom, ont été faites.

Le problème était pourtant simple (il est rare que les problèmes ne soient pas simples, ce sont les solutions qui ne le sont pas). Il fallait ou traduire très exactement, comme les professeurs l’ont fait, sans oublier la traditionnelle petite note en bas de la page « jeu de mots intraduisible en français » – ou adapter. C’était là mon dessein premier quand je me suis jeté dans cette galère, aventure qui m’a pris beaucoup plus de temps, croyez-le, que d’écrire tout seul trois comédies – lesquelles, il est vrai, eussent été moins bonnes...

Mais, à mesure que notre travail avançait et que je prenais cette merveilleuse, cette irremplaçable leçon de théâtre poétique, qui m’a payé au centuple de mes peines... (sans compter que, pour un ancien cancre, j’ai fait quelques petits progrès en anglais – malheureusement inutilisables à Londres au XX<sup>e</sup> siècle), à mesure que découvrant pas à pas les allées de ce merveilleux jardin à l’italienne de « Comme il vous plaira » – une des plus charmantes, des plus folles, des plus lumineuses rêveries humaines (que la critique parisienne bravant héroïquement tous les ridicules vient de juger à l’unanimité comme une pièce mal construite) – je perdais ma conviction première et comprenais qu’il est grotesque et prétentieux de vouloir « adapter » Shakespeare. L’adapter à quoi? À nos pieds de plomb? À nos ailes rognées?

Il est de très bonnes traductions de ces comédies, j’en connais peu qui puissent *passer par la bouche* d’un acteur. Voilà ce qui m’avait frappé, en homme de théâtre. Elles sont exactes, fort bien écrites et pour la plupart *imprononçables*.

Les traductions honteuses que voici n’ont cherché avec plus ou moins de bonheur qu’à avoir cette petite vertu-là. Elles ont été faites avec le plus d’exactitude possible, mais sans trop de respect. Quand il y avait longueur ou verbiage (dû, sans doute, non à Shakespeare mais à un acteur recopieur de manuscrit qui trouvait son rôle trop court), quand l’éternelle plaisanterie du bouffon sur les fous et les sages revenait une fois de trop, je faisais un petit signe d’excuse à l’ombre du grand Will et je coupais. Puis j’avoue que mon coup fait, laissant mon collaborateur à ses remords, je m’endormais tranquille... Et personne n’est jamais venu me tirer les pieds dans la nuit. Même le soir où j’ai pris la décision de sabrer dans la tirade du Cerf de *Comme il vous plaira* qui est, paraît-il, un morceau d’anthologie outre-Manche...

Pour les Anglais, tant pis! Ils m’en ont fait bien d’autres à Londres... Mais j’ai cru tout de même prudent de couvrir cette petite cuisine du mot « adaptation », pour éviter un coup de plume entre les deux omoplates, un soir en rentrant tard, dans une ruelle déserte du quartier de la Sorbonne.

---

## PRÉFACE

Source : Shakespeare, *Trois Comédies. Comme il vous plaira. Le Conte d'Hiver. La Nuit des Rois*, traduction et adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent, préface de Jean Anouilh, notices de Geneviève Bulli, Paris, Livre de poche, 1966, p. 7-9.